

Daniel B. Rowland, *God, Tsar and People: The Political Culture of Early Modern Russia*, Ithaca – Londres, Northern Illinois University Press, 2020, 397 p. – ISBN 978-1-50175-372-5.

Daniel Rowland a poursuivi depuis une cinquantaine d'années une longue carrière d'historien de la Moscovie. Le présent ouvrage regroupe, dans un ordre non nécessairement chronologique, quinze de ses textes, écrits et/ou publiés de 1969 à 2008. Voici donc un volume qui résume le parcours intellectuel d'un chercheur – et qui est aussi un recueil indispensable pour qui s'intéresse à la Moscovie, que ce soit comme problème historique *sui iuris*, ou bien comme fondement de la culture politique russe contemporaine. Plusieurs des articles republiés ici ont en leur temps marqué l'histoire de la discipline et ont orienté la recherche dans des directions alors nouvelles.

Le livre est structuré en trois parties de volume inégal. La première, « The Textual: Breaking the Code » (p. 3-126), regroupe cinq études sur la culture 'politico-textuelle' de la Moscovie, de Kourbski aux années 1660. La seconde, « Adding the Visual: Investigating Art and Architecture » (p. 125-311), où l'on a entre autres le plaisir de lire de nouveau, dans une version révisée, des études telles que « Ivan The Terrible as a Carolingian Renaissance Prince » (p. 299-314), ou encore « Moscow – The Third Rome or the New Israel ? » (p. 155-187). La troisième partie, plus ramassée, se présente comme une réflexion globale : « Summing Up: What Our Work Means » (p. 313-388). Elle reprend d'abord deux *essays*, originellement des contributions à des recueils encyclopédiques, « Autocracy » et « Muscovy ». Ils font en quelque sorte fonction de conclusion ; une vision plus personnelle, et en même temps ouverture sur le développement ultérieur des recherches, est pratiquée dans le dernier article du volume, « God, Tsar, and People: Some Further Thoughts » (p. 358-388). L'ouvrage est muni d'un index.

Les intérêts de Daniel Rowland sont ceux d'un historien du politique, mais qui approche le politique sous l'angle des mentalités, révélées par les productions littéraires et artistiques de la civilisation moscovite.

Les analyses de détail que donne l'A. des programmes décoratifs de monuments architecturaux, ou de différents textes comme la correspondance de Kourbski et d'Ivan le Terrible, ou le *Livre des Temps* [Временник] d'Ivan Timofeïev, ont, comme nous le disions plus haut, trouvé leur public et sont reprises par les spécialistes. C'est pourquoi on s'arrêtera plutôt, dans le cadre de cette recension, sur les théories générales que l'A. développe dans sa troisième partie, à partir des analyses concrètes présentées dans les deux premières.

Dans l'article « Muscovy », l'A. commence par un bref résumé historiographique, puis rappelle les acquis de la recherche récente : négociation permanente entre les propriétaires de tout rang et le pouvoir central ; rôle fondateur de l'orthodoxie, dans sa version spécifiquement moscovite, dans la « constitution » politique de l'État. Relevons une observation importante : « Prior to the 1650s, early modern Russian political thought appears to have had more in common with early *medieval* than with early *modern* Western Europe » (p. 321) – c'est l'aspect « carolingien » d'Ivan le Terrible souligné dans l'un des articles du recueil. L'A. travaille ensuite selon un schéma duel, opposant un discours officiel aux *dissenting voices*, à partir de l'opposition Joseph de Volok / Nil Sorski. C'est ici, notons-le en passant, qu'on serait tenté de se demander – sans s'en prendre à l'A. particulièrement, tant ce paradigme est prégnant dans la slavistique – si cette vision des choses n'est pas une transposition plus ou moins inconsciente de réalités plus contemporaines, soviétiques surtout. Ne serait-il pas plus fructueux d'envisager toutes ces relations apparemment conflictuelles comme un cas particulier du paradigme tardo-antique, continué à Byzance, où les zéloteurs du christianisme (les moines, puis les vieux-croyants) représentent sous des apparences centrifuges, à l'intérieur d'un système politique et social qui se pense comme l'Église, une force qui tente de rééquilibrer l'ordre social sur l'Évangile ? Il est vrai que l'héritage byzantin est évoqué, mais plutôt sur des questions de détail (théorie du tyrannicide, œuvre d'Agapet de Constantinople et son influence) que d'ensemble.

L'A. émaille son propos d'observations originales et parfois très neuves. Ainsi, la concentration du discours culturel, plus grande en

Moscovie qu'en Europe occidentale, lui assure une cohésion religieuse et politique plus serrée : « As we try to imagine the experience of a visitor to Moscow in, say, 1620, we are struck by the intense collaboration of many forms of art to produce what must have been an almost overwhelming effect » (p. 359-360). On songe à telle observation du regretté Alain Besançon sur le côté presque psychédélique du culte en Russie... L'A. revient aussi longuement sur l'absence en Moscovie de la notion de souveraineté, de « couronne » ou d'État, qui aboutit nécessairement à faire du tsar une *incarnation* concrète et vivante de la figure divine (p. 330) ; d'où l'importance des manifestations extérieures de la piété du souverain (offices, pèlerinages, vénération des icônes, etc) ; d'où le rejet haineux des Moscovites envers le premier Faux Dimitri, qui méprisait souverainement tout cela. Il suit aussi de là que si aucune limite n'est posée au pouvoir du souverain, il a tout de même l'obligation morale de s'appuyer sur des conseillers reconnus pour leur piété, afin, entre autres, de préserver l'ordre social. Inversement les conseillers ont le devoir d'aviser le souverain selon la justice – et c'est précisément là que l'on retrouve le manque d'élaboration conceptuelle qui caractérise la Moscovie par rapport aux autres États d'Eurasie (Europe catholique et protestante, Empire ottoman, Perse...) : « As this function was primarily spiritual, the chief qualification for performing it was moral and spiritual authority rather than political position » (p. 334). Tout cela explique le paradoxe apparent du rôle qu'assume l'Église : parfois prophétique jusqu'à l'opposition, comme les grandes figures de l'Ancien Testament continuées dans le métropolitain Philippe, parfois elle appelle au contraire le tsar à la sévérité, en l'incitant à user contre l'hérésie de tous les moyens de coercition dont il dispose. En fait, c'est par rapport au tsar, plus qu'à Dieu ou à la loi, que se situe tout l'édifice religieux et social de la Moscovie. « These distinctive features of Muscovite political thought, added to the absence in Muscovy of the analytical tools provided by humanism, by European legal culture, or even by Scholasticism, gave Muscovite ideas of divine right a more literal, direct tone than conventional ideas of divine right had in Western Europe » (p. 341). Voilà qui explique l'absence originelle de la notion de droit : il existe bien une sorte de tradition juridique comprenant des textes, des spécialistes, une procédure, mais la notion même de droit reste en fait absente jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Ici l'A. rappelle l'importance de la crise de 1648 pour établir, justement,

un droit (p. 344), auquel serait sujet non le souverain, mais au moins l'appareil d'État ; c'est le code de 1649 (*Uloženie*), qui constitue une indispensable préparation à l'œuvre réformatrice de Pierre le Grand. Plus largement, l'A. observe que cet édifice religieux et social est toujours plus pratiqué que théorisé ; il existe bien divers penseurs politiques qui ont réfléchi à ces questions (Fiodor Karpov, Maxime le Grec, Ivan Peresvetov), mais on ne peut guère dire qu'ils constituent une tradition intellectuelle – ce qui est en soi un fait digne de remarque.

On est malheureusement obligé de se limiter dans l'exposé d'observations aussi solidement ancrées dans les sources. Notons toutefois que, chemin faisant, l'A. fait d'utiles mises au point sur des questions désormais bien connues, comme le prétendu joug tatar – en réalité inventé rétrospectivement à la fin du XV^e siècle, au moment où Ivan III rejetait définitivement toute sujétion aux khans de la Grande Horde –, ou sur les aspects apocalyptiques : la théorie de la Troisième Rome est réduite à sa juste place, celle d'une réflexion presque privée menée par quelques cercles intellectuels, surtout novgorodiens – cela n'a rien à voir avec la résonance qu'elle aura à d'autres époques.

On conclura en notant que l'A., dans le dernier article du volume, poursuit le dialogue avec ses collègues spécialistes de la Moscovie ; cette ouverture s'étend aussi, pourrait-on dire, au lecteur, qui, spécialiste ou non, est sans cesse appelé à la réflexion par les observations ou les idées développées dans l'ouvrage.

Florent Mouchard
Université Rennes II – TEMPORA